

Épivarder. Un verbe expressif venu de la basse-cour

Ludmila Bovet

Number 170, 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/70496ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bovet, L. (2013). *Épivarder*. Un verbe expressif venu de la basse-cour. *Québec français*, (170), 21–23.

Épivarder. Un verbe expressif venu de la basse-cour

PAR LUDMILA BOVET*

Il est quelque peu étonnant de trouver régulièrement dans les médias des exemples d'un mot familier qu'on pensait limité à l'usage oral. Il ne figurait pas dans les dictionnaires du français général, malgré ce que Louis Fréchette avait écrit en 1897 en réponse à un lecteur : « "Épivarder" est un mot provincial, très joli et très expressif, mais qui malheureusement n'a pas encore percé au point de se trouver dans les lexiques. Il s'y glissera sans doute un de ces jours. » (« À travers le dictionnaire et la grammaire. Corrigeons-nous ! », *La Presse*, 30 octobre 1897, page 3, col. 1.) Maintenant, c'est fait : *s'épivarder* est consigné dans *Le Petit Robert* depuis 2007, année d'édition d'un *Nouveau Petit Robert*, comme mot régional du Canada ; pour l'origine, on précise : mot saintongeais. Il figure aussi dans la liste des mots de la francophonie admis au Scrabble. Il est bien attesté dans les glossaires et dictionnaires publiés au XIX^e siècle sur les parlers de la Saintonge et du Poitou ; on le sait, beaucoup de mots usités au Québec et en Acadie proviennent de l'ouest de la France, où ils sont parfois encore en usage aujourd'hui.

Les députés, tels des enfants qui terminaient l'école, s'épivardaient en attendant le point de presse de la première ministre. *Téléjournal* de Radio-Canada, 14 juin 2013.

Ne reste plus qu'à patienter jusqu'au lendemain pour retourner sur les pistes et favoriser sa bonne humeur en s'épivardant allègrement dans toutes ces tonnes de blanche bénédiction tombées du ciel. *Le Devoir*, 12 janvier 2013, p. D1; il est question d'une excursion au Mont Hood, en Oregon.

Ceux qui naviguent sur le fleuve un tant soit peu vous diront qu'ils ont tous vu, un jour ou l'autre, de longues traînées de poussière s'élever dans l'air et aller s'épivarder par où le vent soufflait. *Le Soleil*, 17 avril 2013, p. 8.

Comme il est plus facile de s'épivarder que de mettre de l'ordre dans le chaos, la tendance est de laisser faire et de demander plutôt aux musées de se financer autrement [...] Lise Bissonnette, dans *Le Devoir*, 24 mai 1997, Les Arts, p. B3.

SE NETTOYER LES PLUMES

Le *Glossaire*¹ de 1930 donne *épivarder qqn* au sens de « donner une verte semonce, une violente réprimande à », dont je n'ai trouvé aucun autre exemple. Le Scrabble admet le verbe en emploi transitif au sens de « éparpiller », « disperser » : « Arrête d'épivarder tes affaires partout dans la maison !² »

Cependant, le verbe est en général attesté à la forme pronominale. *S'épivarder* figure dans des contextes variés où son sens est parfois difficile à cerner. À la source, il y a un sens qu'on peut qualifier de « rural », celui de « se nettoyer les plumes avec le bec (en parlant des poules) » ; il a été bien attesté par les enquêtes linguistiques qui ont été effectuées au Québec entre 1969 et 1976³, qui mettent aussi en évidence les synonymes *s'éplucher*, *s'éplumer*, *se picosser* et *se picocher*. Il a aussi été relevé en Gaspésie,

au Nouveau-Brunswick, aux îles de la Madeleine et en Nouvelle-Écosse lors des enquêtes menées dans ces régions par Geneviève Massignon, entre 1946 et 1950 ; dans les références historiques, l'auteure signale que le verbe est usité en Touraine, au Poitou, en Aunis et en Saintonge⁴. Au-delà des oiseaux de la basse-cour, le verbe s'applique aux oiseaux en général, petits ou grands, comme les cygnes, et même aux castors quand ils sortent de l'eau (relevé dans les îles de Berthier-Sorel, au lac Saint-Pierre⁵), ce qui équivalait au verbe « s'ébrouer ».

Par analogie le verbe se dit d'une personne qui fait sa toilette, qui se pomponne : « Elle mit ses souliers fins, son beau tablier du dimanche tout brodé.../ Puis de temps en temps, la coquette, devant le miroir, elle faisait la merlette qui s'épivarde. » (Félix-Antoine Savard, *Menaud, maître-draveur*, Québec, Librairie

Garneau, 1937, chap. 8, p. 214 de l'édition originale.) Le *Glossaire* (1930) donne cet exemple : « Attends-tu quelqu'un, que tu t'épivardes ? »

S'AGITER DE FAÇON À SE FAIRE REMARQUER

L'idée d'agitation incluse dans l'action de se nettoyer les plumes est à l'origine des sens figurés du verbe *s'épivarder*. Agitation qui ne passe pas inaperçue car si on se fait beau, si on se pomponne, c'est pour se faire remarquer : *s'épivarder* devant le monde ! « Nicole s'est tant épivardée au cours de la soirée qu'elle en était morte de fatigue » (1971, enquête orale⁶). « Pauvre fille ! Ç'avait point de parents ; ça s'était quasiment élevée toute seule [...]. Et aujourd'hui ça se fardait, et se pavanait, et s'épivardait, et... » (Antonine Mailliet, *Les Cordes-de-Bois*, 1977, p. 49.) On voit d'un mauvais œil qu'une femme se démène en public, qu'elle se donne en spectacle et on le lui reproche parfois : « On ne voulait plus d'elle parce qu'elle s'est trop épivardée avec le chansonnier de Montréal » (Josette Bernier, *Je vous ai tant aimé*, radiroman, 24 mars 1952). « Elle n'avait pas son pareil pour s'épivarder en public, entrecoupait ses chansons de monologues "salés" [...]. » (*L'Actualité*, septembre 1978, p. 42, col. 1.) En français général, cette idée s'exprime par les verbes *se laisser aller, s'exciter, se démener, faire le fou (la folle), se défouler*, selon les contextes. En Louisiane, *une épivardée* désignait « a big worthless girl » (relevé en 1934)⁷. Cela pourrait se traduire par « une grande évaporée (écervelée) »...

SE LIBÉRER DES CONTRAINTES, S'AMUSER À LOISIR, PRENDRE DU BON TEMPS

En revanche, il est bon que les enfants dépensent leur trop-plein d'énergie en s'épivardant. « Quand les poules se secoaient, nous appelions ça "s'épivarder". Quand les enfants étaient trop tannants, on les envoyait s'épivarder dehors. » (Florentine Morvan Maher, *Florentine raconte...*, Montréal, Domino, 1980, p. 34.) « Le déplacement [à pied] vers l'école représente en effet une rare fenêtre d'activité physique pour les enfants qui passent beaucoup d'heures à l'école et au service de garde

sans bouger, sans grande liberté, sans possibilité de s'épivarder. » (*La Presse*, 28 septembre 2012, p. A26.) « Après quelques tergiversations concernant l'emplacement de la MDJ [Maison des Jeunes], on construit [en 1985] à l'endroit actuel qui est un secteur éducationnel et de loisirs. L'endroit rêvé pour que les jeunes puissent s'épivarder sans déranger ! » (*L'Écho La Tuque – Haut St-Maurice*, 20 février 2013, p. 6.)

L'idée de se laisser aller, de jouir de sa liberté se trouve aussi dans le deuxième des exemples présentés au début de cet article : *s'épivarder* dans la neige. On s'épivarde tout aussi allègrement dans le sable : « Le troupeau a envahi Pacific Beach. Ils sont là des dizaines à s'épivarder sur le bord de l'eau, à entretenir leur forme impeccable [...]. » (Monique Proulx, *Sans cœur et sans reproche*, Montréal, Québec/Amérique, 1983, p. 131.) Et aussi dans les bois : « Elle était monitrice d'un groupe de petites filles s'épivardant dans les bois de St-Gabriel de Brandon et je ne savais pas où était le campement, et je me perdais dans les champs où siffaient les marmottes. » (Victor-Lévy Beaulieu, *Jack Kérouac*, Montréal, Éditions du Jour, 1972, p. 175.) Et encore dans l'eau : « Ils [les bélugas du Biodôme] auront un bassin de 2,5 millions de litres d'eau pour s'épivarder [...]. » (*La Presse*, 24 décembre 1989, p. 84.) Les verbes équivalents en français général seraient *s'ébattre, folâtrer* ou encore *batifoler*.

Ce genre de comportement peut aussi déboucher sur l'idée de « faire la fête » comme dans : aller s'épivarder en ville, par exemple. Et aussi : les *Soirées à s'épivarder*, qui annoncent un spectacle mettant en vedette trois conteurs (*Le Soleil*, 11 avril 2013, p. 44) ; elles font écho à Antonine Mailliet : « Pouvait-on s'imaginer que tout ce monde fringant-là allait passer ses plus belles soirées d'automne, collé l'un sur l'autre, à se lorgner, et à se pivarder [sic], et se... Ah ! » (*Mariaagélas*, 1973, p. 83.)

SE DISPERSER, S'ÉPARPILLER

Enfin, l'agitation désordonnée que l'on observe en regardant des volatiles ébouriffer leurs plumes avec leur bec a conduit aux sens de « se disperser », « s'éparpiller », qui sont bien attestés

dans les journaux, témoins les deux derniers exemples présentés au début de cette chronique. En voici d'autres. « Entre les angoisses et les délires de ces personnages, Gaarder s'épivarde dans toutes les directions. Outre d'amples monologues sur l'origine du monde, le Big Bang et la théorie de l'évolution, il s'étale dans de longues descriptions de la faune et de la flore de l'Océanie. » (*Le Droit*, 16 décembre 2000, p. A14.) Au participe passé : « Et au beau milieu de ce spectacle éparpillé, épivardé, Vallières nous gratifie d'une lecture de Gaston Miron. » (*Cyberpresse, Arts*, 12 mars 2004). *S'épivarder sur* : « Plutôt que de s'épivarder sur trop de sujets, travaillons celui-ci [la gestion des déchets], fixons des objectifs et faisons-le avec l'État haïtien. » (Propos de Michaëlle Jean dans *Le Devoir*, 12 janvier 2013, p. A8.) ; « [...] ce qui fait la beauté, la richesse, la vérité de la Sagouine, et même sa pérennité, c'est peut-être justement qu'elle place l'intelligence du cœur au centre de la Vie sans s'épivarder sur des bébelles qui [...] n'en demeurent pas moins des objets de consommation à jeter [...]. » (*Acadie Nouvelle*, 24 octobre 2012, p. 19.)

On remarque que, mis à part l'exemple concernant la poussière, le verbe apparaît dans des sens figurés, ce qui n'est pas le cas chez les auteurs français qui l'ont utilisé. Eh ! oui, on le relève chez des écrivains à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle, notamment dans le deuxième roman de Pierre Loti, intitulé *Le Mariage de Loti* (1880). Il y décrit sa première rencontre avec deux jeunes Tahitiennes : « Point d'Européens, point d'étrangers, rien d'inquiétant en vue... Les deux petites, rassurées, vinrent se coucher sous la cascade qui se mit à s'épivarder bruyamment autour d'elles... » (*Le Mariage de Loti – Rarahu*, Paris, Calmann Lévy éditeur, 1880, p. 17.) Il est aussi question d'une coiffure des fêtes, une couronne sur laquelle se posait un ornement « qui s'épivardait comme un nuage au moindre souffle du vent » (p. 121, éd. de 1880). Le nom de Loti est un pseudonyme qui lui a été donné par des femmes de Tahiti, où il était en mission comme officier de marine ; il est né Louis Marie Julien Viaud, à Rochefort, ville du département de la Charente Maritime dont le chef-lieu est La Rochelle ; c'est la

région de l'ancienne Saintonge. Chez les autres auteurs, le verbe est généralement associé à l'eau qui s'éparpille : « la source qui s'épivarde en nappes joyeuses », « un petit bassin où s'épivarde, sans ambition, un mince jet d'eau⁸ » ; mais aussi « une barbe rousse qui s'épivarde » et « la Prière d'une vierge s'épivarde⁹ », c'est-à-dire les notes d'une pièce musicale pour piano qui porte ce titre. *Le Mariage de Loti* a connu de nombreuses éditions et, fait à signaler, peu après l'entrée de l'auteur à l'Académie française, le régionalisme *s'épivarde* a été remplacé par *s'éparpiller* dans le premier cas et *s'éployer* dans le deuxième (entre 1893 et 1897). Un autre régionalisme : *bouillée* (de cocotiers) et *bouillée* (de pervenches roses) a été remplacé par *touffe* (p. 118 et 207 de l'édition de 1897).

Au Québec, on relève aussi dans la presse le déverbal *épivardage*, par exemple : « Il nous a préparé une succulente épauole d'agneau, bien secondé dans son épivardage culinaire par Philippe Deyrieu, l'un des deux autres participants venus – aussi très talentueux – pour ce 33^e festival. » (*La Voix de l'Est*, 19 septembre 2001, p. 5.)

ORIGINE INCERTAINE

La première attestation de *s'épivarde* au Québec date de 1878, dans le journal satirique *Le Perroquet* de Sorel ; l'auteur parle de ses craintes d'être bientôt mort : « c'est toute une histoire que je ne conterai pas, car ce serait trop long et je veux te laisser le temps de t'épivarde avant de pleurer ma mort prématurée. / Qu'il me suffise de te dire que je suis en pleine fièvre électorale, sorte de maladie de la rate et des bronches qui finit toujours par la mort ou la guérison. » (Le perroquet à sa perruche, dans *Le Perroquet*, 7 septembre 1878, page 4, col. 1.) Une élection générale allait avoir lieu au Canada le 17 septembre 1878, et le pouvoir libéral serait remplacé par celui des conservateurs de John A. Macdonald.

La date de 1910 qui figure dans *Le Petit Robert* réfère probablement au *Bulletin du parler français au Canada* (vol. VIII, sept. 1909–sept. 1910, p. 179), qui publiait des tranches du *Lexique canadien-français*, réunies en 1930 dans le *Glossaire du parler français au Canada*.

Il est clair que le verbe était largement répandu dans les régions de l'ouest de la France : Poitou, Anjou, Saintonge, Anjou, Touraine et Maine (entre l'Anjou et la Normandie). En revanche, son étymologie est plus incertaine. Dans le *Dictionnaire étymologique* de W. von Wartburg, *s'épivarde* se trouve classé sous plusieurs étymons. L'origine qui semble la plus vraisemblable est le latin *spica* « épi » ; en Saintonge (Charente-Maritime), le verbe transitif signifie « dépouiller de ses feuilles le panouil de maïs » et, au pronominal, « se nettoyer les plumes avec le bec (de l'oiseau) » ; ce sens a aussi été relevé en Touraine (région de Loches) mais classé à tort sous l'étymon **spehôn* « épier ». Au Poitou est attesté le sens de « se donner des airs », « faire le beau¹⁰ » ; le *Dictionnaire du patois saintongeais* de P. Jônain (1869) relève les différents emplois : pour l'épi de maïs, pour les oiseaux, et [on dit] « d'une femme dont les vêtements se dérangent "qu'ale est in p'tit épivardée" ». Le *Vocabulaire du Haut-Maine*, par le comte de Montesson (1899), donne *s'épivarder* au sens de « se prélasser », c'est-à-dire « prendre du bon temps ». Cependant, la forme *se pivarder* a aussi été relevée dans le Bas-Berry au sens de « faire sa toilette avec le bec » ; elle a été classée sous l'étymon *picus* « pic¹¹ » ; l'oiseau appelé *pivert* (de *pic* + *vert*) a d'abord été attesté sous la forme *pyvard* (en 1379, selon le *Robert historique*). Alors qu'y a-t-il à la source : un épi ou un pivert, ou la rencontre des deux ? *Le Petit Robert* a opté pour *spica* « épi ».

Pour compliquer les choses, on peut supposer que le sens de « se disperser », « s'éparpiller » est peut-être dû à l'influence d'une autre famille de mots ; en Anjou, *épirâiller* a été relevé au sens de « éparpiller » et *épirâillée* « éparpillement », « désordre d'objets jetés à terre¹² » ; dans les régions du nord de la France, on a relevé *épivarder* et *espivarder* au sens de « disperser » et de « éparpiller », « chasser (les poules)¹³ ».

On peut dire que ce verbe à l'origine modeste a bien réussi en terre québécoise. Relevant du style familier, il a néanmoins fait sa place dans les journaux, sous la plume de journalistes chevronnés, grâce à sa valeur expressive¹⁴. Autre exemple de sa vitalité, l'écrivaine Monique Proulx, déjà citée plus haut, le

place dans un emploi transitif inusité : « Elle n'avait jamais appartenu à ces créatures faiblardes que l'imagination épivarde, elle connaissait le poids du rationnel et du tangible. » (M. Proulx, *Le sexe des étoiles*, Québec/Amérique, 2009, p. 277). *

* Linguiste et chercheuse indépendante

Notes

- 1 *Glossaire du parler français au Canada*, Québec, L'Action sociale limitée, 1930 [réimpression: Les Presses de l'Université Laval, 1968].
- 2 En Louisiane, on a relevé « Viens pas épivarder les poules », qui illustre la même idée mais qui a été traduit par « to frighten » dans la thèse de maîtrise de A. Th. Daigle, *Folklore and Etymological Glossary of the Variants from Standard French in Jefferson Davis Parish, Louisiana State University*, 1934.
- 3 Gaston Dulong et Gaston Bergeron, *Le parler populaire du Québec et de ses régions voisines. Atlas linguistique de l'Est du Canada*. Gouvernement du Québec, 1980, 10 vol. Thomas Lavoie et al., *Les parlers français de Charlevoix, du Saguenay, du Lac-Saint-Jean et de la Côte-Nord*. Les Publications du Québec, 1985, 5 vol.
- 4 Geneviève Massignon, *Les Parlers français d'Acadie. Enquête linguistique*, Paris, Librairie C. Klincksieck [1962], 2 vol.
- 5 Joseph-A. Soltesz, *Le parler des îles de Berthier-Sorel (province de Québec, Canada). Étude linguistique, aperçus ethnographiques*, thèse de doctorat, Québec, Université Laval, 1970.
- 6 Dans Guy Simard, *Vocabulaire du Bas-Saint-Laurent et de la Gaspésie*, UQAR, 1978 (enquête menée en 1971).
- 7 Même référence que dans la note 2.
- 8 Dans *La Rose + Croix : revue synthétique des sciences d'Hermès*, 1902, p. 263 ; et dans Georges Maurevert, *L'art, le boulevard et la vie*, N. Chini, 1911, p. 70.
- 9 Dans Angelo De Gubernatis, *La Roumanie et les Roumains: impressions de voyage et études*, B. Seeber, 1898, p. 244 ; et dans Saint-Pol Roux, « Nocturne », paru dans le *Mercur de France*, tome II, 1891, p. 31-34 ; ce poète symboliste utilise le verbe dans plusieurs textes.
- 10 *Französisches Etymologisches Wörterbuch* (FEW), vol. 12 *spica*, 174a ; vol. 17 **spehôn*, 175a. H. Beauchet-Filleau, *Essai sur le patois poitevin* [...], Niort-Melle, 1864 [réimpression: Slatkine Reprints, 1970].
- 11 FEW vol. 8 *picus*, 432b. *Se pivarder* figure dans la citation extraite de *Mariaagélas*, d'Antonine Mailliet.
- 12 A.-J. Verrier et R. Onillon, *Glossaire étymologique et historique des patois et des parlers de l'Anjou*, Angers, 1908 [Slatkine Reprints, 1970].
- 13 FEW, vol. 23, 236b.
- 14 Voir à ce sujet Marie-Eva de Villers dans *Terminogramme*, n° 97-98, printemps 2001, *Norme et médias*, p. 30.